

UN CHÂTEAU DANS L'HISTOIRE

Jean FAVIER, de l'Institut

Au premier abord, un château, c'est un espace enclos et protégé. Ainsi se met-on à l'abri des hommes, des ennemis déclarés qui convoitent la position comme des bandes de malfaiteurs en quête d'une bonne affaire, d'une rançon rapidement payée ou de quelque rapine. Mais il faut aussi se garder des bêtes, car on peut craindre, de jour comme de nuit, la venue du loup qui égorge, de l'ours qui dévaste ou du renard qui met à mal la basse-cour. Pour être seigneur, on ne préserve pas moins ses oies. Entre le château du seigneur et la chaumière du paysan, il est donc bien des degrés qui sont des niveaux de format et de sûreté. Le paysan protège sa famille et son maigre bien, le seigneur se donne aussi les moyens de son pouvoir, parmi lesquels il faut d'abord compter ses hommes, ceux qui font sa force en l'assurant de leur service en armes, ceux qui font son train de vie en constituant sa cour ou en assumant les services domestiques, ceux qui le font vivre en ayant – avec les paysans casés sur des terres mais astreints à des corvées – leur part de tous les travaux de l'exploitation rurale.

Il est une autre différence, qui ne tient pas aux dimensions des logis et de l'enclos. Elle est de nature : contrairement à la simple maison, le château est, dans l'espace et dans le paysage, une affirmation politique. Même si le maître du sol réside habituellement ailleurs et si la protection qu'il peut trouver là n'est qu'épisodique, le château accueille ce maître quand il vient se montrer, car on ne tient pas des hommes sans se faire reconnaître d'eux, et il est à lui seul un signe d'autorité quand le maître y place un gardien qui est aussi un gestionnaire et que, par sa fonction même, on appelle le châtelain. Un jour viendra où le châtelain oubliera qu'il garde pour autrui et se prendra pour le maître du château.

Des premières maisons fortes qui apparaissent aux temps carolingiens à ces imposantes forteresses qui se dressent sur l'horizon des derniers siècles du Moyen Âge et qui, dans l'imagerie moderne, sont le château par excellence avec ses hautes courtines, ses tours, son donjon et son pont-levis, l'évolution est donc à la fois la réponse à des nécessités politiques, voire à des besoins économiques, et le fruit des progrès réalisés dans l'art de construire. Guerres ouvertes ou conflits larvés se succèdent et les crises d'insécurité surgissent entre les temps de paix, ce qui fait varier l'urgence du besoin de défense. Mais, comme les confins et les frontières ne cessent de changer, ce besoin se déplace lui-même dans l'espace. Le château reflète ces variations, qui sont celles de ses multiples raisons d'être.



*Le château et le village de Blandy :
vue aérienne depuis le sud.*

Les grosses tours

Et puis, il y a le donjon. À lui seul, il est un symbole politique. Il est surtout la pièce maîtresse du dispositif. La France a oublié le donjon carré qui, peu après l'an mil, alors qu'à Blandy ne s'élevait sans doute qu'une palissade, était à la fois l'habitation du grand baron et son unique point fort. Depuis longtemps, le maître des lieux préfère, pour sa résidence habituelle, le logis moins austère que l'on aménage dans l'enceinte et qui, plus légèrement construit, est plus aisément renouvelé au goût du jour et des personnes. C'est d'un logis de la sorte que se dotent au XIII^e siècle les vicomtes et que doublent leurs successeurs du siècle suivant. On ne parle pas encore de donjon. Alors que Blandy n'est pas un enjeu qui justifierait un long siège, la nécessité ne se fait pas sentir de cette onéreuse construction où les défenseurs des places fortement convoitées pensent qu'il sera toujours temps, quand les circonstances l'exigeront, de trouver un refuge plus sûr.

Le donjon est encore au XIII^e siècle l'ultime sûreté de ceux qui en disposent. Les défenseurs s'y enfermeront quand l'assaillant aura franchi les premières défenses, quand l'enceinte sera tombée, quand la cour fourmillera de soldats ennemis impatientes de massacrer ceux qui leur ont résisté. Le donjon, c'est alors le lieu des résistances désespérées. Qui n'a pu tenir son château ne tiendra guère un donjon aux espaces insuffisants pour assurer quelques semaines d'autarcie. À ceux qui savent que l'ennemi déjà vainqueur ne fera pas merci, il ne reste qu'à espérer. Et l'espoir, c'est celui d'une armée de secours qui prendra à revers les assiégeants. Mais ceux-ci ne sont guère en meilleure situation. Eux non plus ne sont riches ni en hommes ni même en vivres dans un pays qu'ils ont eux-mêmes ravagé. La terre brûlée n'est une pratique profitable qu'à une armée qui avance, non à des soldats immobilisés pour assiéger une petite place. Alors, cette attente d'une armée de secours qui ne viendra sans doute jamais se prête à quelques négociations. Si la place n'est pas secourue dans un certain délai, elle se rendra sans combat et les défenseurs auront la vie sauve. L'assiégeant y gagne ce qu'aurait coûté un assaut sans merci. Le donjon aura été l'arme d'une temporisation. Au XIV^e siècle, les chefs de guerre et les architectes s'avisent d'une incohérence. La pièce la plus forte de la défense ne sert que lorsque la situation est désespérée. À cet ultime

recours succède donc un donjon immédiatement utile. Il n'est plus la position centrale mais, sur l'enceinte elle-même et de préférence à son point le plus vulnérable, il renforce la première défense, celle qui dissuadera l'ennemi de s'attarder. De cette nouvelle génération de donjons, ou plutôt de grosses tours, dont l'architecte du roi de France pourvoit en particulier Vincennes, Blandy est l'un des exemples significatifs. Car, au temps de Charles V, alors que Jean de Tancarville prend en main la vicomté de Melun, le besoin s'en fait sentir.

Que le donjon dont on pourvoit alors Blandy s'élève hors l'enceinte – cette enceinte dont le tracé n'a pas changé depuis plusieurs siècles – suffit à montrer que l'on voit grand : la nouvelle construction n'est que l'amorce d'un élargissement de l'espace fortifié. Le donjon – aujourd'hui la tour des gardes – protégera au sud-ouest cette enceinte qui doublera presque le château. Les circonstances en disposeront autrement, et il n'est guère hasardeux de penser que les difficultés financières que l'on connaît alors partout, dans un royaume ruiné par la guerre et par ses séquelles, ne sont pas étrangères à l'abandon provisoire de ce grand projet : on n'achèvera pas le donjon.

De la géographie des périls à la nature des conflits, tout change donc dans le vécu de la guerre. Ne change pas moins la réalité de la menace : l'artillerie à feu fait son apparition. Depuis l'Antiquité, on connaissait l'artillerie mécanique, celle des balistes, des trébuchets et des mangonneaux qui lançaient des pierres, voire des quartiers de rocher, contre les murailles ou par-delà celles-ci sur les maisons d'une ville assiégée. L'artillerie à feu, celle des couleuvrines et des canons qui tirent des boulets, renouvelle la capacité de tir. Une bouche à feu porte à soixante-dix mètres en tir tendu. À brève distance, elle endommage gravement une maçonnerie. Sur le champ de bataille, elle affole les chevaux, elle décapite les combattants. Cette nouvelle artillerie fait ses preuves à Crécy (1346) en provoquant la panique chez les Français. La même année, elle sème la terreur à Romorentin. Reste à l'employer contre les fortifications. C'est chose faite quand, en 1374, on braque sur les courtines de Saint-Sauveur-le-Vicomte des canons qu'il faut caler dans le sable de la grève du Cotentin pour limiter les effets du recul qui envoie les boulets en l'air.



De gauche à droite : la tour des gardes, le donjon et la tour des archives.
Vue depuis le sud.

Le confort du château d'après l'archéologie et les archives aux XIV^e et XVI^e siècles

Marie-Claire COSTE

Dans le programme de construction du château au XIV^e siècle, des éléments de confort sont introduits, ce qui n'était pas le cas dans le manoir du XIII^e siècle.

Ce confort se traduit par la présence d'escaliers desservant les étages, par le chauffage et l'éclairage naturel des pièces. L'hygiène s'améliore avec l'alimentation en eau du château, la présence de latrines. Le décor des pièces, sols et murs, varie d'une époque à l'autre.

Ce confort est visible dans les tours du XIV^e siècle : tour des archives, donjon et tour des gardes et dans les logis : logis seigneurial, logis du « sieur Gimat », logis de l'auditoire, tour carrée, logis du bailli. C'est essentiellement à partir de l'archéologie, du sous-sol et du bâti, que nous pouvons mesurer ces améliorations de la qualité de vie dans le château. Mais deux textes nous apportent également des précisions, l'un sur l'architecture avec un inventaire des travaux à faire dans le château au XVII^e siècle (1688) et l'autre sur l'ameublement d'un logis avec l'inventaire après décès du bailli en 1707.

Les escaliers dans les tours et logis

Lors de l'agrandissement du château, au XIV^e siècle, trois nouvelles tours sont construites : donjon, archives, gardes. Deux d'entre elles, le donjon et la tour des archives, sont pourvues, dès l'origine, de tourelles d'escalier, comprenant un escalier à vis desservant tous les étages.

La troisième, la tour des gardes, possède un dispositif original, comme si ses escaliers étaient aménagés en deux phases. Ainsi, elle a une tourelle d'escalier extérieure, reliant le rez-de-chaussée au premier étage et, à l'intérieur de la tour, un escalier dessert les étages à partir du premier. La base de l'escalier extérieur a été retrouvée lors des fouilles.

En même temps, une tourelle d'escalier est accolée à une tour ancienne, non desservie à l'origine : il s'agit de la tour carrée, qui, de porte d'entrée du château à l'origine, devient un logis, avec des chambres à chaque étage.

Les logis nord (du sieur Gimat), de l'auditoire et du bailli sont desservis par des escaliers droits à paliers. Deux escaliers desservent le logis seigneurial à chacune de ses extrémités. Au nord, l'escalier à paliers est en marches de grès et dessert, outre les chambres des niveaux supérieurs, les caves adjacentes au logis. Au sud, l'escalier est situé dans une tour, la tour Longueville.

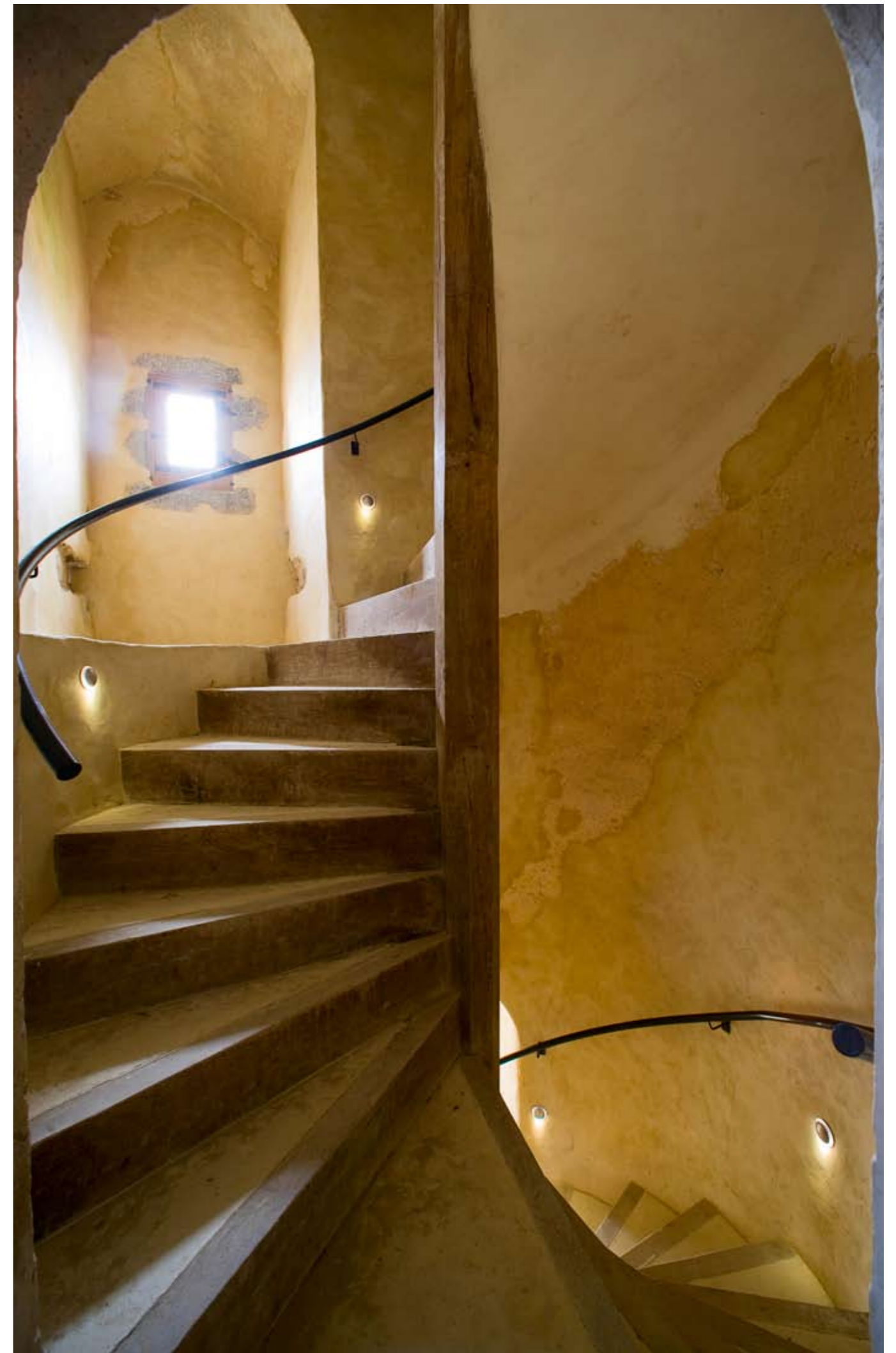
D'après le document de 1688, les escaliers étaient en bois ou en grès. Il est possible qu'aient existé des escaliers rampants contre les murs extérieurs des tours et des courtines, comme contre la tour de justice et parfois même des escaliers en bois ou des échelles.



Cage d'escalier de la tour des archives.



L'escalier du donjon vu depuis la salle du deuxième étage.



L'escalier reconstitué du donjon.

VERRES ET FLACONS

Marie-Claire COSTE

Aux XIII^e et XIV^e siècles, les verres sont, de manière caractéristique, composés d'un pied, d'une tige longue, droite ou torsadée et d'un contenant large, peu haut avec un décor de côtes à la base. Des fragments du XIV^e siècle ont été trouvés, notamment au fond des latrines de la salle de l'auditoire, de celles du bailli et dans le logis seigneurial. Ces verres sont présents sur les tables aristocratiques représentées dans les miniatures.

Les flacons pour servir le vin ont des formes simples, avec ou sans pied.

Au XVI^e siècle, la verrerie se diversifie, des gobelets et des verres à pied différents sont utilisés. Ils ont également été retrouvés dans les latrines.

Les gobelets sont à facettes, généralement au nombre de neuf, simples ou terminées par des pointes ou des losanges. Certains gobelets possèdent une pastille posée sur le fond repoussé du verre et un filet sur la lèvre, tous deux colorés au bleu de cobalt. Des exemplaires semblables ont été trouvés lors des fouilles du Louvre et peuvent avoir pour origine la verrerie de Murano.



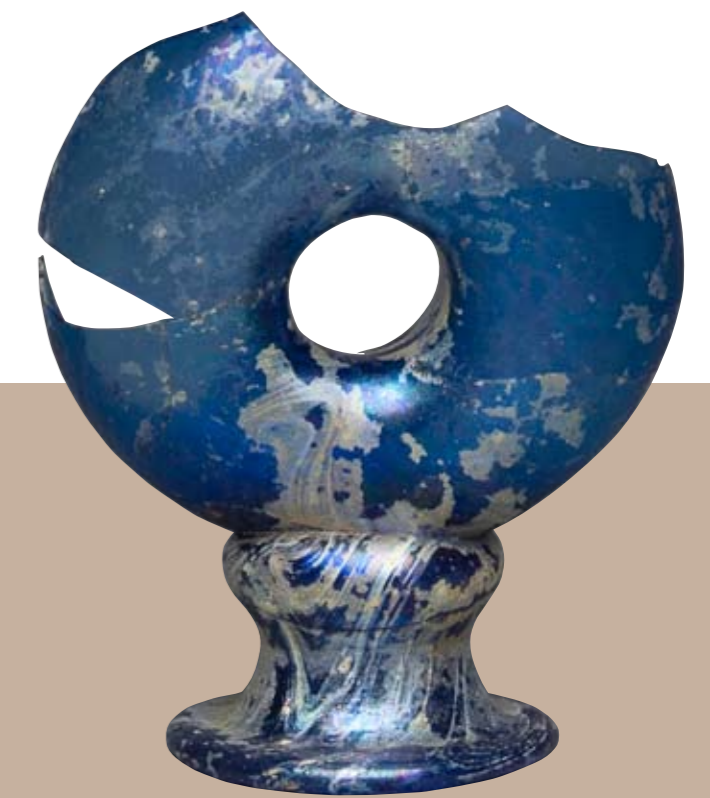
Les verres à pied sont bi-tronconiques, c'est-à-dire composés d'un pied et d'un contenant dans la continuité prenant la forme de deux cônes. Les décors et les tailles sont variés :

- filets d'émail blanc en relief sur le haut du verre : ces décors sont fréquents,
- filets bleus au pied qui rappellent le décor des gobelets,
- décor de côtes et de losanges.

Les flacons pour servir le vin ont des formes simples : une panse globulaire, un col long et un pied.

Des flacons exceptionnels

Un flacon en verre bleu, provenant des latrines de l'auditoire, représente une forme originale de flacon-gourde. Ce flacon présente un anneau circulaire sur un piédouche. Son col cassé devait être haut comme celui des flacons comparables présentés au musée du Louvre et au Victoria and Albert Museum à Londres. Ces flacons ont une plaque circulaire métallique ou en millefiori qui cache le trou de la gourde, ce qui ne semble pas être le cas à Blandy : aucun percement ou collage n'étant visible. La couleur bleue est originaire des ateliers vénitiens de Murano, elle a été imitée dans des verreries de Montpellier, mais reste une couleur exceptionnelle dans la verrerie. La fabrication de cette forme représente également une prouesse. Un unique flacon en verre bleu provient des fouilles du Louvre et sa forme est plus simple.



Flacon en verre bleu (XVI^e s.).

Certains fragments de verre provenant du logis seigneurial sont également des verres de fabrication exceptionnelle : le filigrane. Cette technique utilise en même temps plusieurs types de verre : baguettes opaques et filets blancs. Les différentes sortes de verre filigrané sont le *vetro fili*, le *vetro a reticello* et le *vetro a retorti*. Le motif des verres de Blandy est comparable au *vetro a retorti*. Les fragments de verre retrouvés sont composés de couples de baguettes opaques blanches avec dans l'intervalle des bandes composées de plusieurs filets blancs allant dans un sens et par transparence on aperçoit, dans la masse du verre, d'autres bandes de filets disposées dans le sens opposé. Ces bandes sont organisées en spirale autour du verre.

Le filigrane est souvent utilisé dans des coupes sur pied, appelées *tazza*, larges et destinées à présenter des aliments ou des fruits par exemple. Il est possible qu'à Blandy, les fragments de verre filigrané appartiennent à des coupes semblables.

Des exemplaires connus proviennent des ateliers vénitiens de l'île de Murano, où cette technique a atteint son plus haut degré de raffinement, mais également d'ateliers travaillant « à la façon de Venise ». Une coupe de *vetro a retorti*, conservée au Musée des Arts Décoratifs, a été datée des environs de 1580.



Flacon à double contenant (XVI^e-XVII^e s.).



Fac-similés d'un flacon à vin, de gobelets et de verres (XV^e-XVI^e s.).

UN MONUMENT AU FIL DES SIÈCLES

Jacques MOULIN

Il est possible et même souhaitable, qu'un visiteur pénètre un jour dans le château de Blandy-les-Tours en pensant que notre époque n'y a rien fait. Mais que ce visiteur arrive en curieux, en passionné ou en critique, le simple fait qu'il soit venu et que le château ait retrouvé un intérêt public seront les meilleures preuves que trente ans d'actions sur le monument n'auront pas été vains.

La conservation de ce château depuis le moment où il a perdu sa fonction originelle de forteresse seigneuriale, jusqu'à ces derniers travaux et jusque dans sa capacité à affronter le futur, constituera le fil conducteur de cette présentation.

En effet, l'histoire des hommes ou des édifices n'appartient pas au passé ; c'est au contraire une responsabilité présente, qui se densifie et s'adapte selon les curiosités d'une société qui change, et qui se lit différemment selon les temps et les cultures auxquels chacun appartient. Un monument comme le château de Blandy a été construit il y a plus de six cents ans, et il ne servait pratiquement plus à rien depuis au moins trois siècles. Il est pourtant toujours là, et son existence n'est pas le résultat de la seule solidité de ses maçonneries. Contrairement au rocher du parc de La Garenne-Lemot, près de Nantes, sa masse n'est pas inébranlable et elle n'a pas « fatigué le temps ». Un château même bien construit est un ouvrage fragile ; faute d'entretien, il peut disparaître en quelques années. À proximité de Paris, la vente des matériaux de construction a été longtemps trop rentable pour ne pas avoir suscité en permanence les convoitises et, en plein XIX^e siècle, elle a encore entraîné la démolition d'un des plus beaux châteaux d'Ile-de-France, le château royal de Montceaux-les-Meaux (Seine-et-Marne), dont les pierres ont servi à édifier la gare de l'Est.

Au-delà de l'usage résidentiel et défensif pour lequel il fut construit, et qu'il conserva pratiquement jusqu'au XVII^e siècle, le château de Blandy n'a subsisté qu'en raison de l'intérêt variable mais très fort qu'il a suscité jusqu'à notre époque et qui a entraîné les mesures nécessaires à sa conservation. Cette histoire repose sur les intérêts successifs qu'a présentés le monument et illustre bien le foisonnement des solutions qui ont permis la transmission d'un édifice si particulier jusqu'à notre époque.



Vue aérienne depuis le nord-ouest (2007).

Valoriser le patrimoine

De manière à restituer à tous l'histoire du lieu, une présentation des grandes étapes de la construction du château est proposée aux visiteurs, dès leur arrivée sur place. Une salle d'exposition permanente est ainsi dédiée à cette évocation historique qui permet de découvrir en même temps les objets les plus caractéristiques trouvés lors des fouilles : poteries, verres, carreaux de pavements, objets métalliques mais aussi chapiteaux ou ancienne portes en bois, tous situés dans leur époque. Une maquette stylisée offre aussi aux regards l'ensemble des constructions réalisées au cours des siècles.

Un circuit de visite est ensuite développé avec la découverte du donjon qui plonge le visiteur dans l'ambiance des chambres du début du XV^e siècle et du XVII^e siècle, avant de le ramener au XXI^e siècle avec un diaporama évoquant le chantier de restauration. Au sommet, la vue sur la campagne environnante et le village, mais aussi sur la cour intérieure, émerveilleront les courageux qui auront affronté une ascension de 30 mètres, avant de poursuivre par la promenade sur les courtines.

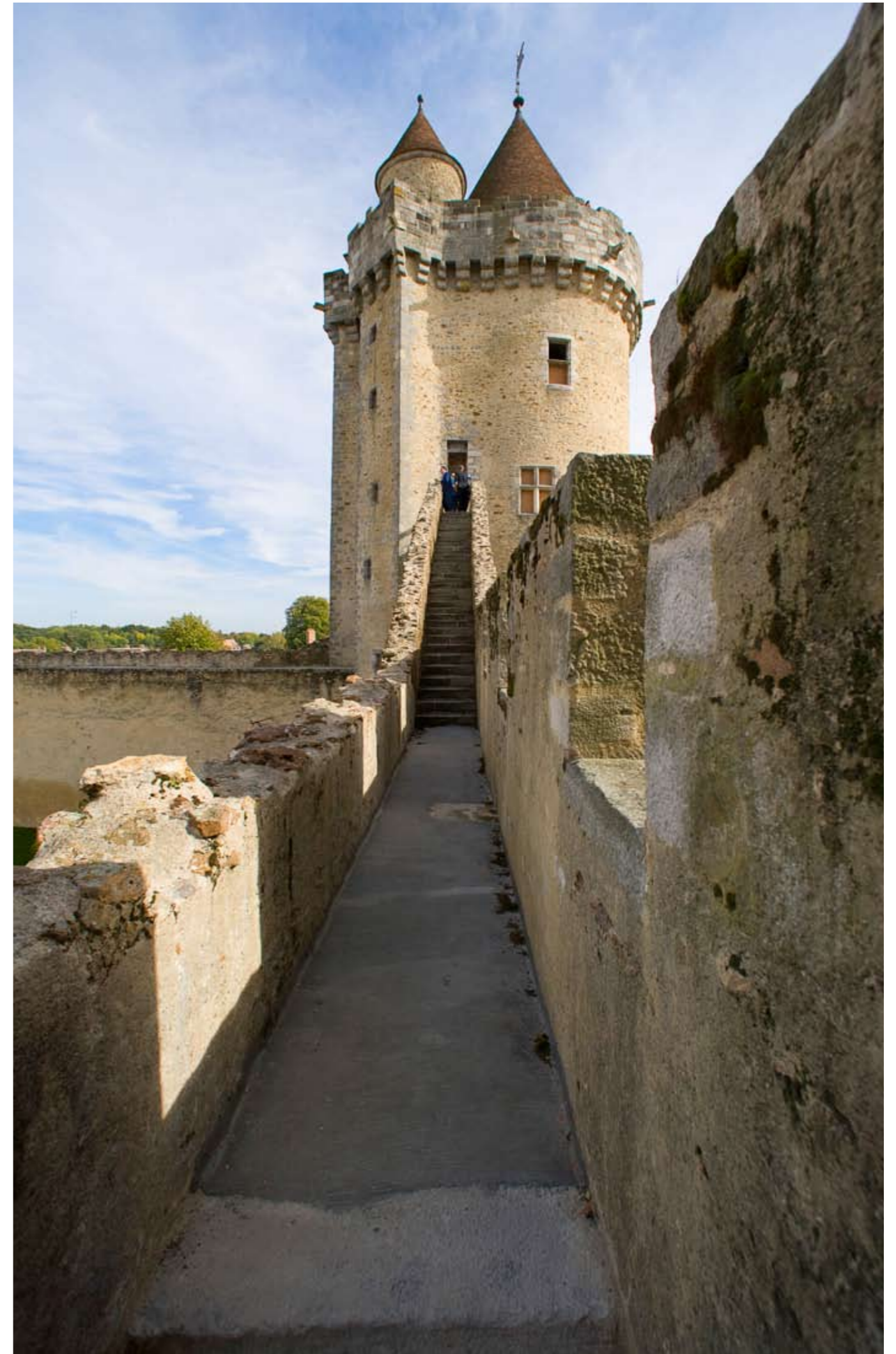
L'étude générale du site permettra également de développer périodiquement la connaissance du monument avec l'organisation de colloques scientifiques ou de rencontres de spécialistes. En parallèle, l'édition d'ouvrages thématiques élargira la transmission des connaissances au plus grand nombre.



La courtine est et la tour de justice.



Vue depuis le donjon sur la cour intérieure et la campagne environnante.



La courtine et l'escalier d'accès au troisième étage du donjon.